

# La mort. Introduction

Autor(en): **Bondolfi, Alberto**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **14 (1988)**

Heft 2

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-814669>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## **A T E L I E R**

### **LA MORT**

**1. Introduction**

Alberto Bondolfi

**2. Tod, Phantasmen und Gesellschaft**

Louis Vincent Thomas

**3. Ausgewählte Themen und wichtige Methoden der soziologischen  
Todesforschung**

Gerhard Schmied



## INTRODUCTION

*Alberto Bondolfi*  
Institut für Sozialethik der Universität Zürich  
Kirchgasse 9, CH - 8001 Zürich

Toute réflexion sur la mort, faite à partir de méthodes et de disciplines très différentes, se trouve nécessairement devant une *situation paradoxale*, que personne ne peut éviter.

D'une part la mort ne peut pas faire l'objet d'expérience dans l'horizon de l'histoire et de l'espace dans lequel nous nous mouvons. En même temps elle est indirectement cause d'une infinité de phénomènes et de produits culturels qui nous environnent. Paradoxale absence et présence qui ne peut pas être surpassée par l'effort de la recherche qu'on appelle scientifique et qui n'est que partiellement comblée par le geste et comportement religieux.

En reprenant le premier terme du paradoxe on pourrait dire que la mort est *l'événement dépareillé par excellence*<sup>1</sup>, une sorte de *point zéro* dont on peut parler seulement en faisant référence à ce qui le précède et ce qui le suit. Avant la mort le sociologue observe une série d'attitudes envers les malades, les vieillards, les condamnés à mort, etc., et après le décès il peut analyser un ensemble de ritualisations, de réglementations et distribution des biens du défunt, ainsi qu'une série d'autres phénomènes sociaux très intéressants, mais qui ne peuvent pas être identifiés à la mort en tant que telle.

La mort échappe ainsi radicalement à toute observation du dedans, et représente par conséquent pour le chercheur en sciences sociales un *quasi-objet* seulement.

Nous nous sommes tellement habitués à cette présence-absence, que nous appelons *mort* d'abord tout ce qui l'entoure sans la toucher. Dans l'environnement de la mort les hommes produisent de la culture, selon différentes modalités et en suivant des intérêts différents.

Même si tout le savoir qui s'est accumulé autour de ce thème ne peut pas satisfaire notre curiosité sur la mort, je crois qu'il est utile et nécessaire de le systématiser, de l'interpréter et de le clarifier par une reconstruction critique de sa genèse. Les motifs de cette démarche peuvent être très différents, comme le sont aussi les intérêts liés à la connaissance qui président à toute démarche scientifique.

---

<sup>1</sup> Je reprends l'expression de Jankélévitch W. : *La mort*. Paris, Flammarion, 1977.

Je me limiterai ici à en évoquer quelques uns, pour ne pas entrer directement dans le travail d'interprétation qui sera entrepris par les Auteurs de l'*Atelier*.

- Le fait de reconstruire les pratiques sociales autour de la maladie et la mort met indirectement en lumière les représentations et les convictions qu'une société ou une période historique donnée ont sur la vie humaine en tant que telle<sup>2</sup>. Ainsi, en suivant toujours le même ordre de considérations, les difficultés éthiques qu'une civilisation a dans la réglementation des processus du trépas, est indirectement un signal d'une crise plus vaste qui touche les autres aspects de l'univers moral.
- Toute reconstruction historique est toujours entreprise à partir d'une série d'attentes plus ou moins directement liées aux crises normatives des historiens-observateurs. Cela est confirmé aussi par les résultats de quelques recherches récentes qui, par la méthode comparative, ont essayé de procéder à une lecture en parallèle entre la mort européenne, et "les morts" dans des civilisations non européennes<sup>3</sup>.

Etant donné que les Auteurs de l'*Atelier* ont concentré leur attention sur l'analyse sociologique contemporaine, je me contenterai, dans le cadre de ce liminaire, d'évoquer quelques lignes de la recherche concernant ce qu'on appelle les *images traditionnelles de la mort*.

L'étude des attitudes envers la mort dans les "*sociétés primitives*"<sup>4</sup> est très importante surtout d'un point de vue méthodologique, car ces sociétés peuvent être considérées comme des milieux non dérangés par des influences externes, et donc comme des sociétés dans lesquelles le rapport entre nature et culture n'a pas encore atteint le niveau de complexité qui caractérise les "*sociétés avancées*". Certes, le fait que l'observation de la gestion de la mort dans ces sociétés soit oeuvre surtout d'hommes "civilisés" met encore plus en évidence la différence qui sépare ces deux types de sociétés<sup>5</sup>. Dans les "sociétés primitives" la mort est perçue avant tout comme un *passage* entre deux groupes sociaux différents : entre le royaume des *vivants* et le royaume des *morts*. La peur de la mort, aussi intense dans ces sociétés que dans les nôtres, ne doit pas être comprise ou confondue avec le sentiment individualiste, typique

---

<sup>2</sup> Ce n'est pas un hasard si un des spécialistes, les plus connus, de l'histoire de la mort, soit arrivé à ce domaine de recherche par le biais de l'étude des attitudes envers la vie. Cf. Ariès Ph. : Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIe siècle. Paris, 1948.

<sup>3</sup> Cf. entre autres Thomas L. V. : Anthropologie de la mort. Paris, Payot, 1976 et Ziegler J. : Les vivants et la mort, Paris, Seuil, 1975.

<sup>4</sup> Je suis bien conscient des problèmes soulevés par ce concept et je me limite ici à le reprendre "entre guillemets".

<sup>5</sup> Cf. à cet égard surtout Fuchs W. : Todesbilder in der modernen Gesellschaft. Frankfurt, Suhrkamp, 1969.

de nos sociétés historiques, de la perte de son identité personnelle. Ce qu'on trouve ici ce n'est pas tellement la peur de la mort, mais plutôt la *peur des morts*<sup>6</sup>. La ritualisation de ce sens du danger et de menace est la conséquence des représentations mentales qui dominent dans ces sociétés.

"Car deuil et ensevelissement, malgré la grande variété des rituels, qu'on trouve dans l'ensemble des sociétés primitives, ont en commun le fait, qu'à travers ces rites se trouvent accomplies deux fonctions centrales : vu que le mort n'appartient plus entièrement au groupe social, il doit en être séparé ; le groupe doit s'en libérer, en éloignant les conséquences négatives qui pourraient être liées à ce détachement, mais en même temps il doit réintégrer le mort, de façon nouvelle, selon les modalités de sa nouvelle existence, dans le rapport social. A cause de cela tout rite de deuil et de sépulture est ambivalent"<sup>7</sup>.

Quelques traits de cette ambivalence sont repérables aussi bien plus tôt dans l'histoire, dans le cadre des civilisations qui se sont formées autour de la Méditerranée pendant les deux millénaires qui ont précédé l'époque chrétienne.

Mais l'attention de ceux qui étudient l'histoire sociale s'est surtout portée sur ce qu'on appelle les *images traditionnelles de la mort*. Par cette expression on entend surtout les attitudes, représentations et doctrines issues du christianisme, dans toutes ses versions et différences au niveau géographique et théologique. Si l'accord de principe entre les historiens sur *le fait* de l'influence du christianisme sur la compréhension "occidentale" de la mort est total, cela n'est pas le cas lorsqu'on veut préciser les modalités et les interprétations de cette influence.

Cette variété d'herméneutiques de la mort est bien compréhensible, si on considère surtout que le fait chrétien ne peut pas être réduit à une série de propositions univoques, et surtout si on pense au pluralisme méthodologique qu'on retrouve aussi bien dans la recherche historique qu'en sociologie. Je me permets d'évoquer, à pur titre d'exemple, deux lectures alternatives du rôle joué par le christianisme dans la naissance du *sens moderne de la mort*.

D'une part W. Fuchs<sup>8</sup> cherche à mettre en évidence le rôle démystificateur joué par les doctrines chrétiennes, par rapport à une vision magique de la mort, et cela déjà à partir du Moyen-Age.

---

<sup>6</sup> Cf. surtout à cet égard Frazer J. G. : La crainte des morts dans la religion primitive. Paris, 1937.

<sup>7</sup> Cf. Fuchs W. op. cit., 37.

<sup>8</sup> Cf. op. cit. surtout le chapitre II.

A l'opposé Ph. Ariès<sup>9</sup> met l'accent sur le fait que la mutation des attitudes des populations envers la mort ne se produit pas nécessairement avec le même rythme ou avec des processus parallèles à ceux qui concernent les autres secteurs de la vie. Certes on peut historiquement constater un lien constant entre la perception et la conscience de soi-même et la représentation mentale et rituelle de la mort. Mais ce lien n'est pas automatiquement définissable a priori.

Les deux études ici réunies, et qui ont été présentées dans le cadre d'une session de l'ASSOREL, ne se proposent pas de résoudre ces noeuds de la recherche historico-sociale. Elles se placent chronologiquement à la fin d'une décennie féconde de "*travail thanatologique*" et le poursuivent sur de nouveaux chemins. Notre revue s'est proposée de les publier dans l'intention de faire connaître cette réflexion, qui a été jusqu'à ce moment surtout francophone, dans le champ de langue allemande<sup>10</sup> en espérant qu'ici aussi les fruits soient abondants dans le futur.

La condition humaine qui nous fait mortels rend ce thème toujours actuel et inépuisable.

---

<sup>9</sup> Cf. surtout Ariès Ph. : Essais sur l'histoire de la mort en Occident. Paris, Seuil, 1975 et Id. : L'homme devant la mort. Paris, Seuil, 1977.

<sup>10</sup> Si on est bien informé nous proposons ici la première publication en allemand d'un auteur aussi fécond que L. V. Thomas.